

LES RACONTARS

Situation à Londres.

London, 9 juin—Pour la masse des populations anglaises, la guerre du Transvaal est terminée. Les deux seules questions qui préoccupent maintenant le peuple, c'est la prise de Kruger, s'il est possible de lui mettre la main dessus, et le retour en Angleterre de Lord Roberts. Le Sud de l'Afrique est déjà à moitié oublié; c'est la question chinoise qui préoccupe maintenant tous les esprits. Même la capture de 500 soldats de la Yeomanry impériale n'a pas ému le public. Si ce même fait s'était passé, il y a quelques mois, il y aurait eu une alarme générale. Maintenant que l'Angleterre est maître du Transvaal, que va-t-elle en faire? Telle est la question qui préoccupe tous les esprits. Il est fortement question d'y cultiver des intelligents et travailleurs. On dit que Sir Wilfred Milner, le haut commissaire anglais, prépare un plan général de gouvernement civil qui sera applicable à la fois à la Colonie de la Rivière Orange et au Transvaal, sous la haute direction des fonctionnaires anglais. Cependant les observateurs jugent qu'il se passera bien du temps avant qu'on puisse mettre un pareil régime en vigueur, car les Boers ne semblent pas du tout prêts à mettre bas les armes. On convient que les partisans de Kruger ne sont pas vaincus; mais on n'y prête pas la personne plus ou moins attention. Suivant les rumeurs bien informées, l'occupation de Pretoria a réglé toute la question.

DANS LA COLONIE

Rivière d'Orange.

London, 9 juin—Londres est quelque peu ennuyé par la «désagréable activité» des Boers dans la Colonie de la Rivière d'Orange, où ils ont coupé les communications télégraphiques de Lord Roberts à Rooval, au nord de Kroonstad. Jusque ici on n'a aucune information sur l'arrivée d'un corps de 2,000 Boers à Rooval, à moins que ce ne soit les forces mentionnées dans une récente dépêche du Transvaal comme étant parties pour Standerton dans ce but. Les autorités sur les lieux considèrent apparemment la situation comme étant temporairement grave, car non seulement elles renforcent la garnison de Kroonstad mais elles envoient au nord des troupes gardant les lignes de communication dans la Colonie du Cap. Rooval est une forte position située à trente-cinq milles au nord de Kroonstad. Elle peut causer des ennuis au général Kelly-Kenny, si les Fédéraux lui en disputent la possession. Cette nouvelle tempère quelque peu les flatteuses déductions tirées par les Anglais du silence de Lord Roberts, car elle indique que la menace des Boers de poursuivre une guerre de guérillas n'est pas vaine et que le président Steyn est toujours en mesure de causer des troubles sérieux, même s'ils ne sont que temporaires. Une statistique parlementaire publiée aujourd'hui montre que trente six membres de la Cham-

bre des Lords et vingt-huit membres de la Chambre des Communes servant dans l'armée du sud de l'Afrique. Des avis de Captown annoncent qu'on est d'opinion dans cette ville que les vivres et les munitions des Boers ne leur permettront pas de continuer la lutte plus de huit semaines dans le district de Lydenberg. On croit aussi que les Boers seront sérieusement harassés par les Cafres.

Engagement à Laings Nek.

London, 9 juin—Une dépêche spéciale de Durban, Natalie, dit qu'après un engagement à Laings Nek, le 7 juin, les Boers ont offert de se rendre sous conditions, mais que le général Buller a répondu que la reddition devait être faite sans conditions.

Un article remarquable de la "Gazette de Cologne" sur la situation en Chine.

Berlin, 9 juin—La «Gazette de Cologne» dit que la situation, en Chine, est devenue si critique, qu'il faut que la force armée s'en mêle. Les puissances sont obligées d'arriver à une entente, sans délai, et d'agir en commun. Si l'on ne se hâte de prendre des mesures, une seule nation, la Russie, s'en chargera, à son profit, bien entendu, et alors toute l'Europe courrait grand risque d'une guerre générale dont il est difficile de prévoir les conséquences. C'est ce qu'il faut éviter à tout prix.

Situation des plus graves en Chine.

Tien Tain, Chine, 8 juin—En présence de la confirmation de la connivence impériale dans le mouvement des «boxeurs» foudroyé par un édit publié aujourd'hui, dénonçant le général Nieh Si Chong pour le meurtre de quelques rebelles, la plus énergique intervention des puissances peut seul, dit-on ici, apporter un remède à un état de choses qui prend le plus grave aspect. L'édit est conçu en des termes qui ne laissent aucun doute sur la profonde sympathie du trône envers les «boxeurs», qui sont décrits comme de bons citoyens. Après avoir dénoncé le général Nieh pour le meurtre de «boxeurs» l'édit lui ordonne de retourner avec ses troupes à Loopal, à quatre-vingt milles de la scène des troubles. On prétend ici que la première mesure que doivent prendre les puissances pour la protection des vies et des propriétés est d'assurer le contrôle du chemin de fer conduisant à Pékin.

Navires américains à Taku.

Washington, 9 juin—L'amiral Reney annonce que la canonnière Nashville est partie, hier, de Cavivite pour Taku, sans doute pour renforcer l'amiral Kempf dans ce port. Le Monocassy, qui est à Shanghai, va aussi rejoindre l'amiral à Taku.

Dans une embuscade.

Manille, Philippines, 9 juin—En faisant une reconnaissance près de Daet, dans la province de Camarinas del Norte, un détachement de quarante-cinq hommes d'infanterie est tombé dans une embuscade le 29 mai. Le capitaine Albert Steinhäuser a reçu trois blessures. Deux hommes ont été tués et deux blessés. Un autre a disparu. Les pertes des insurgés ont été très fortes.

W.W.W. Pure Rye Schuykill Whiskies ANGELO MYERS THE DISTILLER PHILADELPHIA E. VERGNES SOLE AGENT. 606 GRAVIER ST

Remontrances des étrangers au sujet des "Boxers".

New York, 9 juin—Une dépêche de Washington au Herald dit: D'après une dépêche du ministre Conger, que les autorités n'ont pas voulu publier, il s'agit d'un meeting de diplomates à Pékin, dans lequel il a été convenu de demander à l'impératrice douairière la suppression des "Boxers" par les puissances étrangères. Le ministre Conger s'est déjà adressé au Tsung Li Yamen; il l'a menacé de l'inimitié des Etats-Unis. En pareil cas, il se montrerait intraitable sur la question des indemnités dues aux Etats-Unis pour les pertes encourues par les missions américaines. On croit que ces menaces produiront un effet salutaire et que le gouvernement chinois s'empresse d'entourer de gardes les missions américaines. Dans l'état actuel, on ne peut se rendre de l'intérieur du pays sur les côtes, si le chemin de fer qui relie Tien Tain à Pékin est coupé. Quant à faire le voyage à pied on à cheval, il n'y faut pas songer. On risquerait à chaque pas de se faire assassiner.

Les inquiétudes à Londres à propos de la Chine.

New York, 9 juin—Une dépêche de Londres, au Herald, déclare que la situation de la Chine a jeté dans Londres le plus profond alarme. On affirme tout haut que c'est la Russie qui a fomenté l'insurrection des Boxers, ce qui lui permettrait de mettre un pied sur le pays, après l'avoir saisi. Le gouvernement et les populations jettent des regards sur M. McKinley; ils lui demandent de s'interposer pour déjouer les desseins de la Russie. L'armée britannique est tellement occupée dans le sud de l'Afrique, qu'il lui est impossible d'en tirer un seul régiment pour l'envoyer en Chine. Dans l'Inde, l'armée anglaise est loin d'avoir le contingent nécessaire. Pour rétablir l'autorité anglaise dans le pays des Ahalanti, il faut une armée de 15,000 hommes. On est persuadé à Londres, que si la Russie met jamais le pied dans la Chine, elle n'en sortira jamais. De là, les inquiétudes que créent les troubles dans l'Extrême Orient. On ne peut reprocher aux Russes de vouloir s'implanter dans la Chine; ils répondront qu'ils ne font que suivre l'exemple que leur a donné l'Anglais en s'emparant de l'Egypte.

Ménagez votre système ainsi que votre bourse.

Un gallon d'eau d'Abita donne l'appétit d'ours.

COMPAGNIE D'ASSURANCES LIVERPOOL & LONDON & GLOBE Plus de \$70,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis. INCORPORÉE EN 1855. Succursale de la Compagnie d'Assurances du Sun Mutual. Capital: \$3,000,000.00. Surplus net: \$1,488,034.47. Directeurs: GUSTAV E. WESTFELDT, L. O. FALLON, LUOAS E. MOORE, O. M. BOKIA.

NOTRE DEPARTEMENT DE BEAUTE. Des Spécialités de Mme A. Ruppert. La Beauté Pour Tous. Un Bienfait Pour Toutes les Femmes. Les Remèdes de Mme A. Ruppert, dont la renommée s'étend au monde entier, SONT LES MEILLEURS.

OFFRE EXTRAORDINAIRE! D'Eau pour Blanchir la Peau, De Mme A. Ruppert \$1.65. CETTE OFFRE EST FAITE DE BONNE FOI ET CHACUN PEUT AVOIR UNE BOUTEILLE DE CETTE EAU MERVEILLEUSE QUI BLANCHIT LA PEAU, POUR \$1.65. DREYFOUS & CO., LTD., Le Magasin Populaire de Marchandises Sèches et de Nouveautés. 715-717-719 RUE DU CANAL.

C. LAZARD & CO., L'td. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux. Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Canal et North Peters.

D. MERCIER'S SONS Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales. Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants. Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, 2me District. nov. — 1 an — mer. leu. dim

NOUS nous permettons de faire savoir au public que nous avons besoin d'une grande quantité de vieil OR et ARGENT, à cause du grand nombre de Médailles que nous ont commandées les Ecoles. Nous payons positivement les prix les plus élevés ou donnons en échange n'importe quel article de notre stock. Palais de Joaillerie de Weinfurter, Encoignure des rues Royale et Bienville.

MAGASIN DU BON MARCHE, 313 RUE ROYALE, F. ADRIEN BRUNET. HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER. J'ai l'honneur d'informer mes amis, connaissances et le public en général que je viens de recevoir mon grand assortiment de Montres, Pendules, Diamants, Orfèvrerie, Lunettes et Bijouterie de toutes descriptions. Grande variété de Cadres et Orfèvrerie à la mode d'Or et d'Argent. La seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans. Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises, dans le défilé de toutes concurrentes. 446c 99-1 an

Jolis Cadeaux de Première Communion. Médailles d'Or et d'Argent, Livres de Prières en Nacre et Maroquin, Chapelets en Or et en Argent, avec Perles, Grenats, Améthystes et Cristaux. — Ainsi qu'un Grand Choix de — Articles Supérieurs en Bijouterie et Argenterie à des Prix Avantageux.

FRANTZ BROS & CO., BIJOUTIERS, 129 RUE BOURBON, près Canal. 1 mars

COMPAGNIE D'ASSURANCES DES MARCHANDS De la Nouvelle-Orléans. PAUL CAPEDEVILLE, Président. JULES MONTREUIL, Secrétaire. BUREAU: RUE DU CANAL, 622. Assure contre toutes pertes causées par l'incendie sur les rivières et sur les mers. CONSEIL D'ADMINISTRATION: Henry C. Boucher, John P. Baldwin, W. H. Bofinger, Armand Capdevielle, Paul Capdevielle, A. Niquet, U. Koeb, Jno. W. Fairfax, Emilien Perrin, Manuel Abascal, Lawrence Fabacher.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Dot Fatale.

—DE— 1'Abelle de la N. O. Commencé le 4 mars 1960. GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Maldague. TROISIEME PARTIE. X (Suite.) Lagourlette, la dernière inscrite sur la liste des venues de l'inspecteur général, avait

reprandre sa place dans l'atelier de couture, très décoré, très sombre, ayant peut-être été, bien qu'elle dût savoir le contraire, que l'on consentirait à l'envoyer à la "Nouvelle". C'était fini. Elle ne reverrait point celui qu'elle appelait "son poteau". Son Jules, trop faible de tempérament autrefois pour travailler, ce qui la forçait à travailler à sa place, son petit homme, qui résistait très bien à la chaleur du climat et à la besogne imposée, jointes au régime peu doux du baigne, serait plus tard le petit homme d'une autre. C'était la peine, de s'être fait bien noter, d'avoir rongé son frein pendant trois années, — puisque les deux premières elle comptait parmi les indisciplinées, — pour se voir refuser une chose si naturelle: partir retrouver son Jules! Elle en avait assez. Elle allait leur en faire voir de rossées, à ces sales coeurs... Et à cette Pulchérie, à cette rien du tout à la figure d'ange, aux yeux bleus qui la "retournaient". Dire que si elle avait voulu, celle-là, Lagourlette aurait trouvé la détention supportable. Enfin, elle ne voulait pas... On allait voir. Une espèce de frisson lui glissait le long de l'épine dorsale. La cellule... La cellule... La cellule... elle résistait...

—Non, c'était un vrai coup qu'il fallait faire. Il avait beau dire, ce freluquet d'inspecteur, cet espèce de blanc-bec, on ne la guillotinerait pas. Et puis, si elle devait grimper jusqu'à la lunette, elle serait brave. Elle allait retourner à l'école... La Boscotte quittait l'atelier pour y descendre tous les jours, non comme élève, elle en savait long, pour servir de sous-maitresse. Si elle tenait, elle à y retourner, c'est qu'elle avait son plan. Au moins, on lui donnait, sans s'en douter une compensation. Tout à coup, dans le silence, un nom prononcé par la religieuse, qui tout à l'heure conduisait Lagourlette chez le directeur: —Pulchérie. Tiens, qu'est-ce qu'elle allait y faire, elle, chez le directeur? Elle ne s'était pourtant pas fait porter sur la liste des réclamautes. Pulchérie, en passant près d'elle, la frôla. Elle faillit se retourner, comme une lionne, prête à déchirer. Sœur Hippolyte la regardait. Cette fois, les yeux de la détenuée rencontrèrent ceux de la surveillante. Et Lagourlette se dit: —En voilà une qui me guette. Elle ajouta un mot ignoble à l'adresse de la (bégaine), une menace à celle de la (Boscotte).

Puis elle tira l'aiguille avec acharnement. Pulchérie franchit le seuil du cabinet-directorial, avec un grand battement de cœur. Une pensée l'avait de suite saisie. Elle la caressa durant les quelques instants écoulés depuis sa sortie de l'atelier et son arrivée dans la pièce, où elle avait eu une longue entrevue avec (son père), quelque invraisemblable qu'en fût la réalisation. Elle recevait deux lettres du Val-Rose; tout le monde était encore là-bas. On y resterait probablement jusqu'au commencement de novembre, le plus tard possible, d'après ce que lui disait, dans la dernière, Marie-Thérèse. Ce n'était pas "lui" qu'elle allait voir; elle eût été trop heureuse! Elle entra, prenant assez d'empire sur elle pour cacher son émotion. Deux hommes se trouvaient là. Non, ce n'était pas "lui". Le directeur, elle le connaissait. L'autre, plus jeune, avait la figure sympathique et bienveillante. Le visage toujours sévère du directeur, l'était beaucoup moins que de coutume. —Pulchérie, dit-il avant que la porte se fût refermée sur elle, M. l'inspecteur général a besoin de vous parler.

La jeune fille répondit doucement: —Bien, monsieur. Et elle attacha ses yeux bleus, ses grands yeux qui ressemblaient à des étoiles, sur celui dont elle devinait, dès l'entrée, la bienveillance. Lui dit à brûle-pourpoint: —Mon enfant, je suis venu pour vous rendre à la liberté... Le coup était brutal. Ses paupières battirent, elle chancela, une main à son cœur. Le fonctionnaire reprit sur un ton de calme assurance: —Le coupable s'est dénoncé. Pulchérie rouvrit les yeux; il y passa une flamme de folie. —Il est arrêté, en prison! Elle cria, la voix stridente, une voix de folie, comme son regard: —Dénoncé le coupable!... dénoncé!... Ah! ah! ha! ha!... Et avant que ne l'un ni l'autre, directeur ou inspecteur, eût pu la soutenir, elle tomba, raide, à terre... Ainsi il était tombé, "lui", après le verdict, en pleine salle de la Cour d'assises de Montpelier, puis, dernièrement, poursuivi par les chiens qui, après du moulin, venaient de hurler à la lune, dans la cuisine du château, là où tombait la tante Agathe, le couteau planté dans le cœur. Ce fut chez la jeune fille une sorte de crise muette. A peine perdit-elle dix minu-

tes complètement connaissance. Lorsque, transportée à l'infirmerie, on l'eut étendue sur son lit, ses yeux grands ouverts de mesurement fixés, avec une expression hagarde traversée de douleur, dénotant la pensée dans son cerveau endolori. Le médecin de l'établissement, accouru, fit préparer immédiatement une potion calmante qu'on eut d'abord beaucoup de peine à lui ingurgiter. Puis, les dents se desserrèrent, la cuiller glissa plus facilement. On appuya sur le front des compresses glacées. Tous les révulsifs furent employés. —Il faudrait qu'elle pleure, répétait le docteur, les pleurs la sauveraient. Car elle était très malade, Chérie; on craignait une méningite. Rentré à Paris, l'inspecteur général, dont l'expérience n'avait que trop réussi, envoyait à Me Silvere, dont il possédait l'adresse au Val-Rose, un télégramme explicite indiquant formellement la situation. Le jeune homme, qui ne voulait dire à âme qui vive, pas même à sa fiancée, un projet qui apporterait une déception s'il échouait, reçut la dépêche au moment où il rentrait de Béziers avec son futur beau père. On la lui remit à la grille. M. Varaguez, qui venait d'ar-

rêter le phaéton, demanda, en voyant sursauter: —Quoi?... une maladie, t malheur chez vos parents? —Non... Chérie est très malade! —Chérie! Ce nom le frappait au cœur. En même temps qu'une stupeur, il éprouvait un déchirement violent. —Est-ce qu'il l'aimait? Il garda son sang-froid. —Qui vous envoie cela? —Un ami... un inspecteur général des maisons centrales, femmes, qui vient de passer par Clermont... et que j'avais chargé de m'adresser, pour vous le donner à tous, des nouvelles. —Mon cher, allons à Clermont... Je ne laisserai pas cette enfant... si elle doit mourir... partir sans avoir revu... un ceux qui croient en elle. —Je vous comprends... Ma ma présence à moi sera bien inutile. —Vous ne voulez pas quitter Marie-Thérèse?... Je partirai seul. Frédéric réitérait une seconde fois: —Non... j'irai avec vous... Nous ne serons jamais que trois ou quatre jours absents! —Si elle n'est pas en danger, s'il ne s'agit que d'une maladie bénigne, nous reviendrons suite. —Oni, je vous accompagne. M. Varaguez tendit la main. Au milieu de l'allée des pal-